



BELOUDJ GATSCHMÉ

Depuis plus de quatre ans, nous avons le plaisir de vous offrir dans nos magasins une qualité particulière de tapis, le Beloudj gatschmé. J'étais naturellement très curieux d'en connaître l'origine et les détails de fabrication. Notre fournisseur m'en donna l'occasion en organisant un voyage dans la région de production.

TEXTE ET PHOTOS EDI KISTLER

Le 24 juin 2005, je m'envolai pour Téhéran via Dubai sur un appareil de la compagnie Emirates. Je passai la première journée dans l'entrepôt de notre marchand à sélectionner des tapis du Sud de l'Iran. Je n'avais pas le cœur à l'ouvrage car je me réjouissais déjà des visites que j'allais rendre à ceux qui tissent et nouent les Beloudj gatschmé.

Avant le départ pour Kirman, Moesen me donna encore une carte SIM afin que je puisse en tout temps garder le contact avec son personnel et avec la Suisse.

Depuis 1997, je n'étais plus retourné dans la région de Kirman et de Sirjan. A l'époque, j'étais

à la recherche des nomades Afshar. Maintenant, j'étais curieux de voir ce qui avait changé entretemps.

Mon traducteur, Mohamad Reza Amin Hosini et l'organisateur de la production à Sirjan, Ruhol Amin Ymahday, m'attendaient à l'aéroport de Kirman. Nous partîmes pour Sirjan sur

les chapeaux de roue et après un voyage assez périlleux, nous rejoignîmes encore Golam Heideri et son fils Sadegh, qui nous attendaient dans la maison de Ruhol Amin.

Aussitôt on apporta des fruits, des boissons fraîches et du thé. Pendant cette collation j'ai

pu manifester mes désirs plus précisément et apprendre les dernières nouvelles. Entre-temps, les femmes que j'avais entraperçues à mon arrivée, s'étaient affairées dans la cuisine. Deux heures plus tard les hommes servaient un délicieux repas composé de poulet, gigot d'agneau, riz, pommes de terre rôties, légumes variés, yaourt, fruits et pudding.

Les Afshars

Jusqu'à cet instant, je pensais que la plupart des gatschmés étaient confectionnés à l'Est de Kirman, dans la région des tribus Beloudj, comme leur nom l'indique. Cependant Ruhol m'expliqua que ce n'était plus du tout le cas. Ce sont les femmes Afshar des tribus Bochaqchi, Farsi Nadan, Jamebozorgi, Aga Janni et Saifpur qui tissent la plus grande partie de ces gatschmés.

Si il y avait 600 familles nomades en 1997, il n'en reste plus qu'un petit nombre qui pratique encore la transhumance entre les cantonnements d'hiver et les prairies d'été et qui habite leurs tentes noires en poil de chèvre (tchador).

Notre marchand de Shiraz a fait un très bon choix en confiant la confection de ces soumaks à des Afshars sédentaires. En effet leurs produits sont sans aucun doute les plus variés de tous les textiles confectionnés par les nomades



76 x 123 cm

Il existe d'autres dénominations et orthographes, telles que:

- Beloudj soumak,
- Baloudj soumakh,
- Belouch sumak
- Beloudj susani





148 x 196 cm



148 x 192 cm



154 x 198 cm



82 x 124 cm



98 x 158 cm



98 x 146 cm



d'Iran. Ils comprennent des tapis, des kilims, des poches de diverses dimensions ainsi que des sacs et des bandes. Non seulement les Afshars connaissent d'innombrables dessins mais ils maîtrisent toutes les différentes techniques de nouage et de tissage. Rien que dans l'agglomération de Sirjan, on compte environ 1500 métiers; dans les gros bourgs comme Baft (Afshar) et Zabol (Beloudj) il y en a encore 1000 de plus.

Beloudj soumak

Le Beloudj soumak est un textile dont certaines parties sont nouées et d'autres tissées selon la technique de l'enlacement, que les Afshars et les Beloudj pratiquent depuis toujours. Le nœud est en général symétrique (nœud turc) alors que l'on trouve diverses formes d'enlacement.

Les dessins n'ont pas grand-chose à voir avec la tradition des tribus. Ils sont remis aux tisserandes sous forme d'un croquis rudimentaire, qui leur laisse toutefois une certaine liberté de modifier ou ajouter des motifs.

La laine provient des monts Zagros, elle est cardée, filée et retordue à la main. Les colorants utilisés à sa teinture sont naturels.

A la fin de l'après-midi nous avons repris la voiture pour aller visiter différents endroits de la périphérie de Sirjan. Presque toutes les maisons vues ce jour-là sont organisées de la même façon. L'appartement se compose d'une petite cuisine avec un potager fonctionnant au butagaz, d'une entrée couverte de tapis et de kilims traditionnels qui trahissent l'origine de ces nomades devenus sédentaires et d'une grande pièce occupée par un métier à tisser métallique horizontal. Dans un coin trône la télévision avec, à côté, un bouquet de fleurs artificielles et si l'espace le permet, quelques coussins.

Une large porte mène à un grand jardin planté de jeunes arbres et entouré de hauts murs. Au centre se trouve un bassin rectangulaire. De là, on aperçoit la chambre à coucher où

est entassée la literie de la même manière que dans la tente. Bien sûr, j'étais impatient de poser mes questions aux tisserandes et à Ruhol.

«Depuis combien de temps vivez-vous dans une maison en dur? Pourquoi avez-vous abandonné la vie nomade?» «Nous avons quitté nos tentes depuis deux ans. En effet la vie à la campagne était devenue trop dure. La traite des animaux, la fabrication du beurre, du fromage, la surveillance des bêtes sur la prairie, la rareté de l'eau, le long chemin de nos hommes pour aller travailler ou pour se procurer des vivres, du gaz et des aliments pour le bétail devenaient pénibles. Par ailleurs, nous devons nous rapprocher de la ville pour donner à nos enfants une bonne éducation et leur permettre l'accès aux soins médicaux. Maintenant notre vie est plus facile.»

«Etes-vous propriétaire de votre maison?» «Oui, nous avons pu la construire avec notre épargne. De l'argent que gagnent nos femmes en tissant et nos hommes en travaillant à l'extérieur, il nous reste de quoi financer son agrandissement et son amélioration. Ainsi nous allons peut-être changer la télévision, nous acheter un natel, un salon et peut-être même un ordinateur!»

Seul l'ancêtre de la famille, le grand-père, regrette la vie en plein air et retournerait volontiers mener ses troupeaux par monts et par vaux. La vie de berger lui manque beaucoup, avoue-t-il dans la conversation.

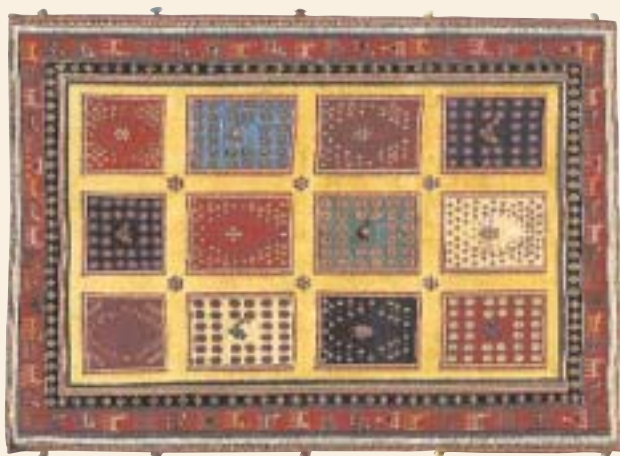
«Quand et comment êtes-vous payés pour votre travail?» «Tous les dix jours, nous recevons un acompte sur le travail effectué. Notre salaire est calculé d'après la surface et la finesse du tissage exécuté. Une fois le susani (nom donné par les noueuses à leur ouvrage) terminé, nous effectuons le décompte exact.»

Ce qui m'impressionne le plus, c'est la visite d'une petite manufacture qui sert aussi de lieu de réunion. Cinq grands métiers avec chacun un gatschmé de 300 x 400 cm presque terminé



89 x 352 cm





106 x 148



193 x 224 cm



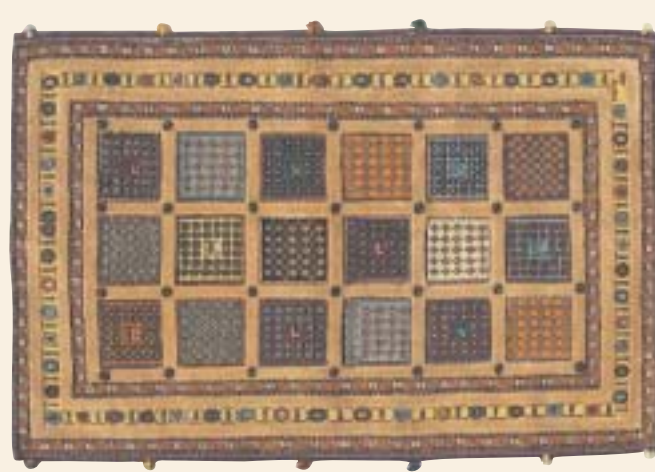
106 x 145 cm



120 x 117 cm



181 x 242 cm



99 x 147 cm



122 x 175



146 x 190 cm



100 x 146 cm

remplissent l'espace. Près de trente femmes habitant les maisons environnantes s'affairent ici. Tout de suite, elles m'entourent, enveloppées dans leurs grands voiles et me bombardent de questions: «Est-ce que notre travail te plait? Aimes-tu nos dessins? Pourquoi es-tu ici? Comment vis-tu dans ta maison? As-tu des enfants?» Je n'arrive presque pas à poser les questions que je voudrait comme: «Vous travaillez à cinq sur un métier. Si l'une d'entre vous est plus lestes que les autres comment vous répartissez-vous le salaire?» «Cela ne nous pose aucun problème; nous partageons l'argent en cinq, même si l'une manque parce qu'elle est malade ou qu'elle doit s'occuper des enfants» «Est-ce que les métiers vous appartiennent?» «Non, ils sont mis à disposition par notre patron.» «Comment se déroule le travail prévu par votre contrat?» «Ruhol Amin nous apporte une certaine quantité de laine, un dessin sur papier millimétrique avec les indications de coloris et les mesures exactes. Nos maris nous aident à tendre les fils et à répartir les mesures. Pour que les fils de chaîne ne se recouvrent pas, nous les collons sur les tubes. Lors du tissage des grands tapis, nous devons faire attention à ne pas trop tendre les fils de trame afin que le bord ne forme pas un arc vers l'intérieur. Nous formons des pelotes avec la laine que nous recevons en écheveaux. Le carton nous aide beaucoup à répartir les motifs. Nous aimons bien travailler à plusieurs, jusqu'à cinq, sur ces grandes pièces, cela nous permet de bavarder.»

Mon accompagnateur me presse à partir car nous avons encore beaucoup à voir. Nous prenons la voiture et passons à côté de vastes plantations de pistaches, la plus grande source

de revenus de l'Iran, après le pétrole bien sûr. Je comprends vite la raison de notre départ; nous allons dans un «Tschaichane» à l'extérieur de la ville. Le repas était annoncé. Nous terminons cette riche journée autour d'un narghilé ou d'une théière, en devisant sur les différents modes de vie des chrétiens et des musulmans.

Le jour suivant, un long trajet à travers une nature charmante, nous amène à Baft, village situé à 2700 m d'altitude. Le paysage urbain est semblable à celui des faubourgs de Sirjan: des maisons neuves, non terminées, habitées par des Afshars sédentarisés. Dans chaque habitation nous recevons un accueil chaleureux et tous nous auraient bien hébergés pour la nuit. J'aurais encore aimé me rendre à Zabol, ville proche de la frontière afghane, mais mes hôtes me le déconseillent car cette région est dangereuse. Ainsi, mon excursion dans la zone de production des Beloudj gatschmés se termine prématurément.

Malgré cette interruption, j'ai été très impressionné par ce que j'ai vu. J'admire ces femmes si capables et appliquées, dont les doigts habiles nouent des ouvrages aussi parfaits.



TECHNIQUE DE L'ENLACEMENT

On connaît des tissages dont les fils enroulés composent le dessin depuis le 5ème siècle avant J.-C. On suppose que cette technique est originaire du Caucase où elle est, encore maintenant, la plus répandue.

On suppose que le nom très connu de soumak vient de la ville de Shamaki située au Sud du Caucase car tous les tissages de ce type étaient censés provenir exclusivement de cette localité.

La notion de soumak apparut au début du 20ème siècle et se répandit rapidement parmi les amateurs de tapis d'Orient à tel point qu'encore maintenant cette structure est appelée «soumak» dans la plupart des ouvrages spécialisés. Cependant il n'est pas normal de conserver cette appellation

car la technique de l'enlacement n'est pas l'apanage de la seule ville de Shamaki ou du Caucase. On la trouve dans toutes les régions où vivent des nomades, en Iran, au proche Orient et en Asie centrale et elle porte une dénomination différente dans chaque région. En persan elle s'appelle peech-baf ou gatschmé qui se traduit par «wrapping» en anglais et par «enlacement» en français. Le dessin est réalisé au moyen d'un fil de couleur qui entoure 2, 3 ou 4 fils de chaîne avant de repartir

1, 2 ou 3 fils en arrière. Le tissage peut s'effectuer avec ou sans trame, il peut prendre l'aspect d'«arête de poisson», de «point de chaînette», de «gros point», etc. selon la manière dont on repart à la ligne suivante.

Les Beloudj gatschmés sont exécutés dans toutes ces variantes, simples ou composées. La direction des boucles peut être la même, alternée à chaque ligne ou alternée toutes les quelques lignes.